Alibi
Printemps 2011

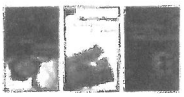
Du canard à la plume

Patrick Bard, Mine G. Kirikkanat, Naïri Nahapétian. Ces trois journalistes spécialistes des affaires criminelles ont fait le choix du roman. Trois voix qui s'engagent, mettant la fiction au service du réel. Rencontre.

Par Clémentine Thiebault et Mikaël Demets

Juin 2008. Patrick Bard, photojournaliste et écrivain voyageur, part caméra au poing, réaliser un reportage sur "les femmes sacrifiées du Guatemala". De l'effroyable réalité qu'il découvre là-bas, il rentre avec l'urgence d'un roman, le besoin de dire plus que son reportage. De retour en France, il interrompt l'écriture de son livre en cours et s'attelle aux *Orphelins de sang*, polar ultra-documenté au cœur de l'extrême misère, de la violence faite aux femmes et des trafics d'enfants dans ce pays d'Amérique centrale. L'horreur sortie de l'ombre dans la lumière crue de la nécessité. *"C'est le roman que j'ai écrit le plus rapidement."* Un an seulement pour incarner le cauchemar, imaginer les autres pans de l'histoire, leur donner vie sur un terrain précis.

Patrick Bard s'inscrit dans la longue tradition des journalistes qui écrivent du polar : James Cain, mais aussi *"Padura ou Cendrars."* Peut-être parce que *"l'enquête, justement, est consubstantielle à ce métier, autant qu'elle est consubstantielle au genre polar, tout comme le personnage qui la porte, sorte de colporteur de l'histoire."* Au point que dans les romans noirs contemporains, le flic, même privé, laisse régulièrement sa place au journaliste, nouvel archétype du personnage libre et curieux qui sied si bien au noir. Attention toutefois aux raccourcis : Patrick Bard n'est pas un journaliste qui écrit des romans. Son travail de reporter et son travail d'écrivain restent distincts. *"Le roman est un questionnement, pas une réponse. Il est tout ce que je ne fais pas – et ne dois pas faire – quand je suis journaliste. La fiction, c'est pour moi une façon d'aller, non pas plus loin que le journalisme, mais dans une autre direction. Ce que nous donne le journalisme, c'est une aptitude à nous documenter de façon rigoureuse et efficace, et des sources d'inspiration."*



À LIRE
- Orphelins de sang, *Patrick Bard, Le Seuil, 2010.*
- Le Malédiction de Constantin et Le Sang des rêves, *Mine G. Kirikkanat, Métailié, 2006 et 2010*
- Qui a tué l'ayatollah Kanuni ?, *Naïri Nahapétian, Liana Levi, 2008*

Éditorialiste, correspondante, reporter, journaliste, Mine G. Kirikkanat est une figure incontournable des médias turcs, défenseuse acharnée d'une pensée laïque et démocrate. Depuis quelques années, elle a ajouté une nouvelle corde à son arc en signant des romans dont *La Malédiction de Constantin* et sa suite, *Le Sang des rêves*. Même si ces ouvrages sont profondément marqués par ses opinions politiques, Mine G. Kirikkanat ne fait pas l'amalgame entre ses deux vocations : *"Le journalisme a ses règles et ses limites. La fiction n'apporte pas de la force à mes sujets, elle leur donne plutôt des ailes pour survoler les contraintes et l'adversité de la réalité."*

Alors que le journalisme se cantonne au factuel et repose sur une éthique et une rigueur intellectuelle strictes, le roman s'émancipe de ce cadre. Sous la plume de l'auteur, sujets, chiffres et faits se personnifient. *"Le journalisme, c'est l'énoncé des faits, le réel,* explique Patrick Bard. *Le roman, ce sont des personnages auxquels il arrive quelque chose. C'est de la matière humaine, faite de papier et d'encre plutôt que de sang."* Pour Naïri Nahapétian, journaliste à *Alternatives économiques* et auteur du premier polar iranien, *Qui a tué l'ayatollah Kanuni ?*, le roman

04/05/2011

réussit à *"faire apparaître toutes les nuances de la réalité, puisqu'on peut incarner des points de vue et des personnages différents."* Une puissance d'évocation qui permettrait de toucher un public plus large, qui, sans la fiction, ne se serait peut-être pas intéressé à de tels sujets. Même si Patrick Bard nuance l'impact du roman. "Géo *tire à 400 000 exemplaires. Et je ne vous parle pas de la télé ou d'Internet ! Donc si on veut toucher un public large, on ne choisit surtout pas le roman. Mais le pouvoir d'évocation de la fiction est bien plus fort que celui d'un article. Nous sommes tous marqués à vie par des romans. Mais par combien d'articles ?"* Moins, assurément. Peut-être parce que cette vérité "fabriquée", plus puissante, plus palpable, plus suggestive, semble plus vraie.

"Toutes les dates, les données, les faits historiques, politiques et scientifiques que j'énonce sont vrais. Mais rien n'est réel, puisque l'assemblage de ces faits dans le temps et l'espace est imaginaire, et que mes personnages n'existent pas", affirme Mine G. Kirikkanat. En mettant en scène la destruction d'Istanbul lors d'un tremblement de terre, celle qui fut élue à trois reprises "journaliste la plus courageuse de Turquie" bâtit en fait un postulat de travail qui lui donne toute latitude pour projeter ses hypothèses politiques, religieuses, sociales ou stratégiques. Là où la journaliste ne pouvait plus aller, la romancière a pu mener son expérience au bout par le biais de l'anticipation : *"Quand j'écris un roman, je mens délibérément. Or le lecteur m'accorde tout de même de la crédibilité. C'est fascinant, non ?"* D'autant qu'user de son droit à l'imagination peut permettre à l'écrivain de s'approcher

Cette vérité "fabriquée", plus puissante, semble plus vraie.

beaucoup plus près de la vérité que le journaliste, en faisant parler ceux qui ne parlent jamais, en inventant des personnages qui apportent un nouveau point de vue, ou en mettant en relation des faits indépendants. *"Le paradoxe, c'est que ce droit de mentir, mais de 'mentir vrai', se rapproche parfois terriblement de la vérité, plus que de la réalité"*, souligne Patrick Bard.

Parmi tous les genres, le roman noir a fait de l'ancrage dans le réel l'une de ses principales caractéristiques. Il est donc logique qu'il séduise autant ces journalistes, par ailleurs souvent gros lecteurs de polar. *"C'est particulièrement intéressant de confronter ce genre à la réalité iranienne actuelle*, explique Naïri Nahapétian. *Comment mener une enquête dans un pays où les forces de l'ordre sont aux mains de dictateurs corrompus ? Le roman noir me permet de plonger dans les arcanes de la République islamique et de montrer que les mollahs sont des hommes d'affaires comme les autres, des assassins comme les autres..."* La littérature s'impose lorsque les portes se ferment, les libertés se restreignent et les lois se durcissent. *"Personne ne s'en doute encore en Europe, mais une chape de plomb est tombée sur la Turquie depuis l'arrivée au pouvoir des islamistes. Actuellement, cinquante-quatre journalistes sont sous les verrous, certains attendent depuis trois ans d'être jugés, et ne savent même pas de quoi ils sont inculpés. Plus de quatre mille procédures judiciaires sont en cours contre des confrères"*, rappelle Mine G. Kirikkanat. Sur certains sujets, comme celui de la religion, elle ne peut plus écrire des articles qui, avant les législatives de 2002, seraient parus sans problème. Salvateur, le roman devient alors la seule manière de court-circuiter la censure. *"Mon dernier roman m'a valu une campagne de lynchage, aussi bien de la part des islamistes que des nationalistes. J'ai beaucoup souffert de ces attaques qui m'accusaient d'être une traîtresse à la patrie, une mécréante à la solde de l'Europe. Mais puisque c'est de la fiction, j'ai échappé aux procédures judiciaires."* Des tourments que Naïri Nahapétian n'a même pas encore le loisir d'éprouver, puisque son livre n'est toujours pas disponible en Iran. *"Il ne sera traduit là-bas que le jour où le pays sera, enfin, une démocratie."*

COLLECTION

"Ceci n'est pas un fait divers". Créée aux éditions Grasset par Jérôme Beglé, cette collection explore et décline, depuis 2006, ce moment où le réel dépasse la fiction et crée une réalité faisant bouger les lignes. Le principe : un écrivain s'empare d'un fait divers qui l'a marqué et en fait un texte littéraire. Des multitudes de possibilités dans l'infini suspendu de ces déraillements individuels, symptômes de la société. Le réel nourrit la fiction qui le sublime.

À retenir parmi la dizaine de titres parus : *L'Enfant d'Octobre* de Philippe Besson (premier titre de la collection, sur l'affaire Grégory), *Le Vampire de Roprez* de Jacques Chessex, *Le Monde à ses pieds* de Géraldine Maillet ou *Les Disparues de Vancouver* d'Elise Fontenaille.